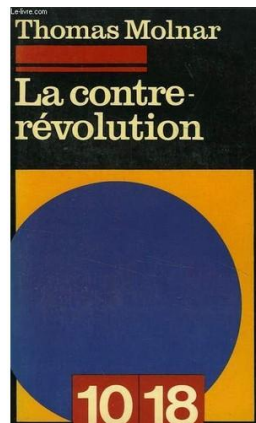


QU'EST-CE QUE LA CONTRE- RÉVOLUTION ?



« Peut-être la victoire de la Révolution n'est-elle possible qu'une fois accomplie la contre-révolution. »

K. Marx, Discours au procès de Cologne (février 1849)

En cette période d'accélération de toutes les catastrophes capitalistes, il nous est apparu important de préciser le concept même de contre-révolution, et ce sur le temps long des cycles politiques prolétariens. En effet, cette caractéristique essentielle d'une phase historique qui peut durer des dizaines d'années se réduit trop souvent à l'affirmation limitée de la réaction immédiate de la bourgeoisie au danger de la révolution. Il est, de plus, impossible de définir la contre-révolution sans éclaircir d'abord face à quelle révolution potentielle celle-ci pose en se réplique. Définir la contre-révolution revient ainsi donc aussi à analyser les conditions du changement de période nous permettant d'apprécier factuellement une période prérévolutionnaire sans annoncer tous les jours sa venue imminente.

Cette déviation, outre l'aspect d'un optimisme acritique, sert surtout à toutes les sectes gauchistes pour tenir leurs troupes mobilisées et justifier de la sorte leur existence formelle, bien souvent plus que nuisible. Dans son acception réactive, la contre-révolution est vue quasi obligatoirement comme « de droite » ou d'extrême-droite. Or, dans plusieurs circonstances historiques du XX^{ème} siècle, de la Russie à l'Allemagne, en passant par l'Espagne républicaine jusqu'à la Chine maoïste, ce sont bien plutôt le stalinisme et la social-démocratie qui ont agi et imposé les temps longs de la contre-révolution. Enfin, celle-ci peut également, au niveau mondial, se développer préventivement, alors même que la révolution n'est encore qu'à l'état de « spectre » ou de possibilité non matérialisée. C'est pourquoi nous précisons souvent lorsque nous parlons du temps long de la contre-révolution : « fasciste, stalinienne et démocratique » afin d'illustrer l'arc de ces différentes formalisations possibles.

De l'intérêt stratégique à comprendre les cycles politiques prolétariens

C'est évidemment Marx qui a le plus clairement théorisé les cycles économiques comme structure de base rythmant et conditionnant la (sur)vie du M.P.C. Ces cycles économiques font se succéder des phases d'activité moyenne-croissance s'opposant à des phases de crise-stagnation. « *La vie économique de l'industrie se transforme en une suite de périodes de moyenne*

activité, de prospérité, de surproduction, de crise et de stagnation. » K. Marx, *Le Capital*, livre I, PUF, « Quadrige » p.509-510, Paris, 1993.

Ces cycles économiques ne déterminent pas mécaniquement l'ascendance ou le déclin des luttes de classes et le niveau d'affrontement au rapport social capitaliste. C'est pourquoi les cycles politiques du prolétariat sont relativement indépendants des cycles économiques de la valorisation capitaliste. La vulgate interprète souvent la crise de surproduction comme le seul facteur agissant qui génère ainsi un lien automatique et non dialectique entre les crises économiques et « l'obligation » d'un surgissement social. Il est intéressant à ce niveau de rappeler la critique de Munis concernant les tenants de la détermination automatique « crise économique-révolution » : *« Pour la même raison, ceux qui tablent sur une crise de surproduction avec son cortège de dizaines de millions de chômeurs dans chaque pays, pour que se produise ce qu'ils appellent « la prise de conscience du prolétariat » se trompent très dangereusement. Ils font plutôt figure de sinistre augure. Outre qu'ils se font une piètre idée du fonctionnement du cerveau humain, ils considèrent en fait la classe ouvrière incapable de donner l'assaut au capitalisme autrement qu'aiguillonnée par la faim. »* G. Munis, *Parti-État stalinisme révolution*, p.96, Spartacus, Paris, 1975.

C'est dans la macro-économie bourgeoise que les cycles politiques sont strictement déterminés par les cycles économiques et produisent ainsi la vision typique du matérialisme vulgaire pour laquelle crise économique suppose inmanquablement une reprise des luttes sociales. Il ne reste plus alors qu'à attendre la crise économique majeure et « mythique » (vue comme une fatalité interne au capital) pour prétendre y voir le signe univoque de la révolution qui vient. Cette vision a montré dans l'histoire ouvrière sa fausseté et son inanité. Pour prendre l'exemple classique de la grande crise économique débutée en 1929 aux USA et prolongée internationalement, celle-ci n'a nullement provoqué de mouvements révolutionnaires. Bien au contraire, grâce notamment au développement des mesures économiques keynésiennes et à la politique des « new deals », l'État a poursuivi sa mise au pas du prolétariat et a préparé idéologiquement sa destruction massive lors de la seconde guerre mondiale par la mise en avant de la fausse opposition entre fascisme et antifascisme. Contrairement à une vision mécaniste, qui ne perçoit dans la crise que son caractère brutal et traumatique, celle-ci constitue avant tout pour le capital une occasion de se restructurer et de se réorganiser, permettant ainsi de relancer son expansion à travers un nouveau taux de survaleur.

« En d'autres termes, et le profit n'étant qu'un autre nom pour désigner la plus-value, ou surtravail, le cycle des crises s'explique par la disparition et la résurgence successives d'un taux d'exploitation idoine. » Paul Mattick, *Le cycle économique*, in Marx et Keynes, p.90, Gallimard, Paris, 1972.

C'est Engels qui mit au point un schéma pour illustrer le cycle des oscillations entre révolution et contre-révolution : *« Cet excès d'activité révolutionnaire fut nécessairement suivi en Angleterre par l'inévitable réaction, qui, à son tour, dépassa le point où elle aurait pu se maintenir. Après une série d'oscillations, le nouveau centre de gravité finit par être atteint et il devint un nouveau point de départ. »* F. Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, p. 41, éditions sociales, Paris, 1971. Il s'agissait là d'une première tentative pour définir le cycle politique prolétarien, dont le début et la fin sont marqués par la discontinuité entre la prédominance des activités

révolutionnaires et la réaction qu'elles suscitent, avant de se stabiliser pour aboutir à une nouvelle situation, elle-même susceptible, à terme, d'engendrer un nouveau point de départ. Ce cycle politique prolétarien se définit exclusivement du point de vue de la lutte politique dont la meilleure expression est la tendance à l'auto-organisation ouvrière. A la différence des autres classes révolutionnaires du passé, le prolétariat ne peut pas s'émanciper progressivement du mode de production capitaliste en faisant l'économie d'un affrontement contre l'État, en tant que représentant privilégié du rapport social dominant : l'esclavage salarié. Contrairement aux périodes de transition entre les modes de production des sociétés de classe, le passage au communisme ne peut se baser sur aucun soubassement matériel existant dans la société capitaliste. En effet, le prolétariat au sein du capitalisme n'a eu, n'a et n'aura que sa force de travail à vendre au capital pour survivre. Le seul pouvoir qu'il peut prétendre avoir est celui de s'opposer radicalement au système social qui l'opprime et l'exploite afin de le révolutionner totalement. Les forces productives, par exemple, sont totalement subsumées sous le capital et ne peuvent en rien être utilisées sans être radicalement métamorphosées ou détruites¹. Il en va de même pour l'ensemble des éléments structurels du M.P.C., « sciences » comprises. C'est pourquoi la période de la dictature du prolétariat pour l'abolition du travail salarié sera le moment indispensable à ses dépassements révolutionnaires pour arriver à la société communiste.

« Dans une phase supérieure de la société communiste, quand auront disparu l'asservissante subordination des individus à la division du travail et, avec elle, l'opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel ; quand le travail ne sera pas seulement un moyen de vivre, mais deviendra lui-même le premier besoin vital ; quand, avec le développement multiple des individus, les forces productives se seront accrues elles aussi, et que toutes les sources de la richesse collective jailliront avec abondance, alors seulement l'horizon borné du droit bourgeois pourra définitivement être dépassé et la société pourra écrire sur ses drapeaux : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins » K. Marx et F. Engels, Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt, p. 32, éditions sociales, Paris, 1972.

De plus, lorsque nous parlons de luttes politiques, il ne s'agit pas des manœuvres politiciennes et des tactiques dilatoires employées par la bourgeoisie dans sa domination démocratique nécessitant, en fin de compte, la corruption, la magouille, le consensus et le compromis. Pour le prolétariat révolutionnaire, il n'y a pas d'autre voie que celle d'une rupture radicale avec tous les aspects du monde actuel par la destruction de fond en comble de tous les États. Le seul programme aujourd'hui compatible avec sa situation est celui du communisme intégral.

« Le gigantesque mouvement de reprise prolétarienne du premier après-guerre, dont la puissance se manifesta à l'échelle mondiale et qui s'organisa en Italie dans le solide parti de 1921, montra clairement que le postulat urgent était la prise du pouvoir politique, et que le prolétariat ne le prend pas par la voie légale mais par l'insurrection armée, que la meilleure occasion naît de la défaite militaire de son propre pays et que la forme politique qui suit la victoire est la dictature du prolétariat. La transformation économique et sociale constitue une tâche ultérieure dont la dictature

¹Boukharine parlait déjà « des faux frais de la révolution prolétarienne et de la régression des forces productives » dans son important ouvrage consacré à ces questions : Économique de la période de transition, EDI, Paris, 1976. Pour notre part nous avons écrit un texte d'introduction à cette importante question : « Quelques éléments de réflexion sur la période de transition » dans notre revue Matériaux Critiques N°1 ainsi que sur notre site web : <https://materiauxcritiques.wixsite.com/monsite/textes>

crée la condition première. » A. Bordiga, Le programme révolutionnaire immédiat, 1952.²

Schématiquement, la phase positive, ascendante, du cycle prolétarien signifie la montée en puissance de l'indépendance de classe vers un choc frontal contre l'État et le salariat. Cette montée en puissance signifie tant l'accroissement des éléments quantitatifs (augmentation du nombre des grèves et d'actions ouvrières) que qualitatifs (développement de comités politiques d'usine, d'assemblées ouvrières indépendantes,...de publications, d'agitations, de propagandes, de sabotages...) concrétisant l'effervescence du procès d'organisation du prolétariat en classe pour soi. C'est dans le développement de cette affirmation croissante que se dépassent les faiblesses ; que les leçons tirées du passé deviennent de nouvelles orientations de combat et que l'on se dirige, **lorsque la question du pouvoir est concrètement posée**, vers une situation potentiellement révolutionnaire. L'heure est alors à la possible constitution centralisée et internationale du parti de classe. Le cours de l'histoire passe ainsi à la révolution.

Par contre dans la phase déclinante, négative, du cycle, c'est la démoralisation, le sentiment de défaite et le retour au chacun pour soi qui prédominent. L'heure de la retraite, de préférence en bon ordre, a sonné. C'est la réapparition de la concurrence entre prolétaires et la disparition des liens solidaires qui émanaient de la lutte commune. C'est aussi le moment de la dislocation et de la dissolution des organes politiques que le prolétariat s'était donnés pour diriger ses luttes. Les structures de consensus et d'encadrement capitalistes, syndicales, « partitistes » et autres, reprennent le dessus pour dissoudre la classe dans le peuple et ses représentations électorales. C'est le retour à la morne paix sociale et à la survie individuelle. La contre-révolution, quelle que soit sa forme, se redéploie dans toute sa logique totalitaire : exploitation accrue et catastrophes guerrières climatiques, sanitaires...

Les temps longs de la contre-révolution

Nous sommes bien, comme indiqué, au niveau de l'histoire mondiale de la classe ouvrière et de ses possibilités ou non à changer le monde. Si l'on prend le court XXème siècle (du point de vue des siècles de la domination capitaliste³) les « fenêtres du tir révolutionnaire » ont été très brèves ; essentiellement début du siècle avec la vague révolutionnaire de 1917-1923 (ces dates sont indicatives et non figées) et juste avant la deuxième guerre mondiale avec les événements d'Espagne de 1931-1937. Dans la première de ces périodes, la contre-révolution s'est d'abord manifestée sous les traits de la réaction des « blancs », ou autres « corps francs » qui anticipaient l'apparition des mouvements fascistes. Mais l'impact contre-révolutionnaire le plus puissant fut celui du stalinisme produit au sein même de la défaite de la révolution bolchévique. Le stalinisme s'est perpétué sous des formes chaque fois plus dramatiques **et**

²Pour lire l'intégralité de ces thèses voir sur le site web :<https://www.sinistra.net/lib/bor/bordiga.html>. Bordiga, comme la grande majorité des révolutionnaires du passé et du présent, fait une coupure trop nette entre l'incontournable dictature du prolétariat et la transformation économique et sociale. Les deux aspects de la révolution sont totalement liés dialectiquement et doivent s'exprimer, dans la mesure du possible, **au même moment**. La révolution « russe » a tout centré fondamentalement sur le pouvoir politique, la révolution « espagnole » tout sur le social. Il s'agit de comprendre que les deux sont inséparables et d'égale importance pour que la transformation radicale de la société puisse avoir une chance de triompher au niveau mondial !

³En référence à l'ouvrage d'Eric J. Hobsbawm ; L'Âge des extrêmes, Histoire du court XXème siècle, éditions Complexe, 1994.

grotesques, maoïsme, polpotisme, castrisme, hoxhaïsme, madurisme,...et bien, après la mort de Staline (1953), il sévit abominablement encore, non seulement comme régimes, mais aussi comme formations politiques « marxistes-léninistes » dans de nombreux pays du monde⁴. Un peu avant le triomphe contre-révolutionnaire stalinien, les mouvements fascistes vont apparaître, d'abord en Italie (1919) puis en Allemagne (1922), pour achever l'œuvre démobilisatrice et répressive entamée par la social-démocratie dans son ralliement complet et mondial aux nationalismes, aux guerres et aux appareils de l'État bourgeois. Fascisme et stalinisme se sont mutuellement influencés et copiés dans de nombreux domaines (structuration militaire, leader charismatique, culte de la force, répression ouverte de tous les opposants, antisémitisme, conceptions morales et artistiques réactionnaires, spectacle concentré,...) pour apparaître bien souvent comme étant les deux faces complémentaires et « opposées » d'une même pièce contre-révolutionnaire ou, même, de simples variantes d'une même idéologie démocratique et dictatoriale.

« Le fait historique que l'ennemi le pire et aussi le plus intime de la démocratie est aujourd'hui non pas Herr Hitler, mais la « démocratie » elle-même, voilà le « secret » que dissimulent les batailles verbales entre le « totalitarisme » et « l'antitotalitarisme », autant que la lutte diplomatique et militaire d'une tout autre importance qui oppose l'Axe au groupe anglo-saxon des puissances impérialistes. » Karl Korsch, *Marxisme et contre-révolution*, p. 200-201, Seuil, Paris, 1975.

A l'instar de Bordiga⁵, c'est le même Korsch qui affirma : *« C'est peu de dire que les sociétés d'exploitation actuelles ont conservé et adopté des traits fascistes : le fascisme vaincu a conquis ses vainqueurs. »* idem, p.209. De la même manière, O. Rühle caractérisa fascisme et stalinisme (sous le vocable ambigu de « bolchévisme ») comme étant du « fascisme brun », et du « fascisme rouge » et rappela la responsabilité historique de la social-démocratie dans l'écrasement du prolétariat et l'avènement des fascismes.

« Leur nature (des sociaux-démocrates allemands) profondément bourgeoise qui, dans les heures décisives, s'était révélée à nu les a de nouveau conduits sur le chemin de l'opportunisme. C'était le chemin de la trêve, de la collaboration des classes, du front populaire avec les démocrates et les cléricaux. La ligne de partage entre prolétariat et bourgeoisie fut repoussée dans la classe bourgeoise elle-même entre petite et grande-bourgeoisie. Le prolétariat n'avait plus de représentation propre. La lutte des classes n'était plus menée qu'à travers de pseudo-combats, elle était pratiquement liquidée. » Otto Rühle, *Fascisme brun, fascisme rouge*, p.55, Spartacus, Paris, 1975.⁶

Ainsi, la contre-révolution s'affirme bien sous ses trois formes complémentaires : fasciste, stalinienne et démocratique. En ce qui concerne cette dernière, elle va s'imposer de manière despotique dans la zone occidentale de l'Europe, alors que le stalinisme va se maintenir avec quelques difficultés dans celle de l'Est. (Insurrections prolétariennes à Berlin 1953, Hongrie

⁴Pour le lecteur en espagnol nous conseillons sur ce sujet la brochure du grupo Barbaria : « El estalinismo, bandera roja del capital » publiée en 2022 et sur le site web : [https://barbaria.net/2022/09/19/el-estalinismo-bandera-roja-del-capital/\(barbaria@riseup.net : ceci est une adresse mail\)](https://barbaria.net/2022/09/19/el-estalinismo-bandera-roja-del-capital/(barbaria@riseup.net : ceci est une adresse mail))

⁵Bordiga mena la lutte contre le stalinisme en direct et face à Staline lui-même. Il y a consacré de nombreux exposés et textes dont : *Dialogue avec Staline* (1953) et *Dialogue avec les morts* (1957). https://www.quinterna.org/lingue/francais/historique/fr/dialogue_avec_les_morts.pdf

⁶Otto Rühle n'a pas tout à fait raison. En effet, une bonne partie de la social-démocratie, **chaque fois plus importante**, a pris le chemin de l'opportunisme **dès sa naissance**, mais elle cesse d'être opportuniste dans sa totalité dès lors qu'elle appuie la participation à la première boucherie mondiale en appelant tous les prolétaires à défendre leur propre patrie sous diverses justifications. La social-démocratie est passée tout entière, avec armes et bagages, dans le camp de la bourgeoisie. Léon Blum l'a ouvertement confirmé en affirmant que les « socialistes » étaient désormais de bons administrateurs des affaires capitalistes.

1956, Pologne 1980/82). La démocratie et son contenu social -la démocratie sociale- va par ailleurs montrer sa plus grande force de gestion tant de l'économie que dans celle des conflits sociaux qui, s'ils ne disparaissent pas, restent pour la plupart dans le cadre strict de la légalité démocratique (à l'exception notable de la situation italienne dans la période dite des « années de plombs » de 1967 à 1983). Mais il ne s'agissait là que de soubresauts qui, au niveau mondial, ne provoquèrent pas le retournement substantiel du cycle politique et qui, comme avec le mai 1968 en France⁷, ont été largement surqualifiés de mouvements révolutionnaires alors qu'il ne s'agissait, là encore, que d'une contestation, certes massive, mais ne remettant nullement en question le fondement du système capitaliste et, donc, le salariat. L'illusion révolutionnaire des années 1970, portée par les gauchistes et la gauche capitaliste, n'a fait que prolonger le caractère contre-révolutionnaire de la période par la désillusion généralisée qu'elle provoqua. Le grand soir annoncé ne fut que le feu de paille du patibulaire petit matin. C'est avec la « gueule de bois » que le prolétaire retourna au bain salarial. Leur lamentable pratique apparaît clairement ici, dans une vidéo de juin 1968, face à une ouvrière de chez Wonder qui ne veut pas reprendre le travail.⁸

La force de la contre-révolution démocratique a été de pouvoir maintenir sa chape de plomb bien plus durablement et en profondeur dans la société civile que les formes plus « dictatoriales » de contre-révolutions, et ce, en gérant adéquatement les conflits, même violents, ainsi qu'en réussissant à se présenter comme le modèle le plus viable et le « moins mauvais » pour la poursuite de l'exploitation capitaliste. Mais, et il ne faut pas l'oublier, cette forme démocratique doit fondamentalement sa survie aux formes auxquelles elle prétend faussement s'opposer, le fascisme, d'une part, et le stalinisme, d'autre part. Le plus important, pour toutes ces formes de domination politique, c'est que le capitalisme ne soit pas abattu par la seule force qui puisse le faire, le prolétariat, la classe des exploités.

« Plus qu'aucune autre période de l'histoire contemporaine, et à une échelle bien plus vaste, notre période est une époque non de révolution mais de contre-révolution. » K. Korsch, L'État et la contre-révolution, 1939, in : Marxisme et contre-révolution, déjà cité, p.179.

Retournement du cycle politique et situation révolutionnaire

La durée négative du cycle politique contre-révolutionnaire peut donc occuper de nombreuses dizaines d'années, alors que sa rupture qualitative et l'ouverture d'une période prérévolutionnaire nécessite une conjonction de multiples facteurs tant objectifs que subjectifs qui font que ce type de période s'affirme durant une très courte durée. A l'inverse de la théorie de Trotski, c'est bien plutôt la contre-révolution qui aurait dû être déclarée « permanente », tandis que la révolution représente, elle, une **discontinuité fugace** dans de longues périodes. « La tâche des contre-révolutionnaires est simplement de défendre la société et les principes d'une communauté d'ordre. Ce n'est pas une tâche spectaculaire, **elle ne connaît pas de**

⁷D'autres révoltes ouvrières d'importance, telles le Cordobazo en Argentine en 1969 ou les événements de Vitoria en 1976 en Espagne, auraient pu entraîner un retournement positif et international du cycle politique prolétarien. Mais ces révoltes ont été à chaque fois écrasées dans le sang, « par petits paquets » et localement, sans avoir pu s'accumuler pour devenir cette transformation politique majeure.

⁸« La reprise du travail aux usines Wonder » (1968-2007) sur : <https://www.youtube.com/watch?v=ht1RkTMY0h4>

victoire finale, elle obtient ses succès dans l'esprit et le cœur plutôt que sur le forum. » T. Molnar, La contre-révolution, p. 228, 10/18, Paris, 1972.

En Russie, après la première révolution « démocrate-bourgeoise » de février 1917, il a fallu attendre la maturation de la situation, jusqu'au mois de septembre et la majorité gagnée par les bolchéviques dans les soviets, pour commencer à percevoir l'ouverture d'une possibilité de révolution prolétarienne, alors que les événements de juillet 17 avaient démontré que la situation n'était pas encore suffisamment mûre⁹. C'est le « génie » de Lénine que d'avoir compris l'ouverture d'une nouvelle période (après la tentative, fin août du putsch contre-révolutionnaire de Kornilov) et **l'actualité de la révolution**.

« En revanche le génie qui a une conscience claire de la véritable tendance générale d'une époque, tendance dont l'influence est vivante, la voit précisément agir derrière l'ensemble des événements de son temps ; il traite par conséquent également des problèmes fondamentaux décisifs de toute la période, même si lui-même ne pense parler que de questions du jour. » G. Lukacs, La pensée de Lénine, p.9, éditions Denoël, Paris, 1972.

Ce fut seulement dans courant du mois d'octobre 1917 que les bolchéviques les plus conscients durent se battre vigoureusement (contre l'aile modérée et conciliatrice de la majorité du parti dirigée par Kamenev, Zinoviev et Staline) pour imposer la compréhension du changement de période et la nécessaire préparation militaire de l'insurrection. C'est évidemment suite à cette expérience historique prodigieuse que Lénine put conceptualiser les conditions fondamentales d'une situation révolutionnaire, même si sa définition fût bien souvent utilisée d'une manière par trop mécanique et automatique.

« (...) pour que la révolution ait lieu, il ne suffit pas que les masses exploitées et opprimées prennent conscience de l'impossibilité de vivre comme autrefois et réclament des changements. Pour que la révolution ait lieu, il faut que les exploiters ne puissent pas vivre et gouverner comme autrefois. C'est seulement lorsque "ceux d'en bas" ne veulent plus et que "ceux d'en haut" ne peuvent plus continuer de vivre à l'ancienne manière, c'est alors seulement que la révolution peut triompher. Cette vérité s'exprime autrement en ces termes : la révolution est impossible sans une crise nationale (affectant exploités et exploiters). Ainsi donc, pour qu'une révolution ait lieu, il faut: premièrement, obtenir que la majorité des ouvriers (ou, en tout cas, la majorité des ouvriers conscients, réfléchis, politiquement actifs) ait compris parfaitement la nécessité de la révolution et soit prête à mourir pour elle; il faut ensuite que les classes dirigeantes traversent une crise gouvernementale qui entraîne dans la vie politique jusqu'aux masses les plus retardataires (l'indice de toute révolution véritable est une rapide élévation au décuple, ou même au centuple, du nombre des hommes aptes à la lutte politique, parmi la masse laborieuse et opprimée, jusque-là apathique), qui affaiblit le gouvernement et rend possible pour les révolutionnaires son prompt renversement ». Lénine, La maladie infantile du communisme (le gauchisme), p.87, éditions de Moscou, 1969.

Cette définition du passage à la situation révolutionnaire reste néanmoins riche en précisions et définit fondamentalement les conditions politiques et sociales de la possibilité révolutionnaire. En effet, la nécessité d'une crise touchant à la fois « ceux d'en haut et ceux d'en bas » ne se réduit pas à une crise économique et doit être conçue comme une crise politique générale pour la bourgeoisie, la rendant incapable de poursuivre sa fonction de

⁹Sur les événements fondamentaux qui jalonnèrent la maturation du rapport de force entre les classes de février à octobre 1917, nous renvoyons le lecteur intéressé à l'ouvrage classique d'E. H. Carr, La révolution bolchévique, éditions de Minuit, Paris, 1969, ainsi qu'à celui plus récent de A. Rabinowitch, Les bolchevicks prennent le pouvoir, éditions La fabrique, Paris, 2016.

gérante du procès de valorisation, et une crise politique d'affirmation pour le prolétariat qui se transforme radicalement en un sujet actif, volontaire et conscient. L'insurrection et la prise révolutionnaire du pouvoir ne sont ni concevables ni réalisables sans la conjonction entre ces deux « crises » qui, si elles interagissent dialectiquement entre elles, n'ont ni la même origine ni la même dynamique. C'est ce qui explique par ailleurs le caractère très difficile de l'alchimie révolutionnaire et la brièveté relative du maintien de son caractère favorable. Le retournement irréversible des rapports de force et le changement de période sont rarement identifiables sur le moment par les acteurs. C'est en ce sens que la conscience de classe retarde toujours sur l'action des minorités agissantes et doit, comme l'explique Lukács, être « adjugée » au sujet révolutionnaire durant le cours même du processus. Cette difficulté s'exprime notamment dans le fait que beaucoup de révolutionnaires du passé ont trop souvent « tardé », par excès d'optimisme, ne comprenant qu'à posteriori que la situation avait changé et que l'heure n'était plus à la révolution. Ils manquèrent ainsi l'élaboration d'une claire retraite stratégique qui seule pouvait éviter un ressac catastrophique. Ces tactiques et manœuvres opportunistes, adoptées surtout par l'Internationale Communiste à partir de son deuxième congrès, visaient à temporiser dans l'attente illusoire d'une reprise du cycle révolutionnaire.

Ces stratégies et tactiques dilatoires héritées de la social-démocratie, au lieu de maintenir une direction internationale et internationaliste renforcèrent fortement l'ancrage de la contre-révolution dans la durée. Le stalinisme, avec son socialisme en un seul pays, son frontisme interclassiste et son « tiers-mondisme » pitoyable, en devint la plus sinistre concrétisation, en perpétuant la posture et la phrase révolutionnaires pour mieux en trahir l'essence subversive fondamentale. Ce fut cela le grand « mensonge déconcertant » (A. Ciliga). En ce qui concerne les événements d'Espagne, nous cédon la parole à Karl Korsch qui « *constatait que la guerre civile espagnole loin d'ouvrir une nouvelle phase positive dans le rapport de la guerre à la révolution avait servi de répétition générale de la seconde guerre mondiale. Mais l'événement historique change presque toujours de sens à mesure que le temps passe : avant d'être le prélude pratique et idéologique de la conflagration planétaire, la guerre sociale d'Espagne avait constitué la phase ultime du processus révolutionnaire enclenché en avril 1931.* » K. Korsch, p.242.¹⁰

L'évaluation du changement et du retournement dans le rapport de force entre les classes est un élément essentiel dans la compréhension de la période que nous vivons et dans l'adaptation raisonnée des priorités dans les tâches et l'activité des communistes qui doivent correspondre soit aux périodes défavorables soit aux plus effervescentes et enthousiasmantes périodes fastes. Le danger volontariste de « prendre ses rêves pour la réalité » existe autant, si pas plus, que celui, localiste, de ne pas percevoir le souffle prolétarien et de s'enfermer dans une routine paralysante. Du « Minuit dans le siècle » à « L'assaut du ciel », il y a une accumulation d'innombrables éléments quantitatifs, tant « objectifs » que « subjectifs », qu'il s'agit d'analyser précisément pour comprendre la transformation qualitative de la longue

¹⁰La guerre civile espagnole n'a servi de répétition générale de la seconde guerre mondiale **que parce que la révolution sociale y avait été vaincue**, fondamentalement grâce au stalinisme aux ordres de Moscou. De plus, il a fallu tout le poids de l'idéologie dominante pour imposer au prolétariat mondial un autre mensonge déconcertant : en territoire espagnol, soi-disant, deux camps s'affrontaient, celui de la république démocratique et celui du fascisme. La bourgeoisie mondiale, toutes tendances et factions confondues, avait tout intérêt à ce que le prolétariat mondial ne perçoive pas qu'une révolution prolétarienne était en train de se produire afin qu'il ne se solidarise pas activement avec elle.

contre-révolution en une nouvelle vague révolutionnaire mondiale porteuse de la solution communiste. La discussion et la confrontation sur ces aspects sont donc primordiales pour les camarades qui veulent comprendre la situation afin d'intervenir adéquatement, sans activisme, ni académisme dans la dynamique en cours.

Puissent ces quelques notes servir au débat.

Fj, Eu, Ms & Mm.

Bibliographie

Ouvrages

- F. Engels, Socialisme utopique et socialisme scientifique, éditions sociales, Paris, 1971.
- K. Korsch, Marxisme et contre-révolution, Seuil, Paris, 1975.
- V. Lénine, La maladie infantile du communisme (le gauchisme), éditions de Moscou, 1969.
- G. Lukacs, La pensée de Lénine, éditions Denoël, Paris, 1972.
- K. Marx, Le Capital, livre I, PUF, « Quadrige », Paris, 1993.
- K. Marx et F. Engels, Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt, éditions sociales, Paris, 1972.
- P. Mattick, Marx et Keynes, Gallimard, Paris, 1972.
- T. Molnar, La contre-révolution, 10/18, Paris, 1972.
- G. Munis, Parti-État stalinisme révolution, Spartacus, Paris, 1975.
- O. Rühle, Fascisme brun, fascisme rouge, Spartacus, Paris, 1975.

Sites web

- A. Bordiga, Dialogue avec les morts, 1957, sur Quinterna.org : https://www.quinterna.org/lingue/francais/historique_fr/dialogue_avec_les_morts.pdf
- A. Bordiga, Le programme révolutionnaire immédiat, 1952, sur Bibliothèque Internationale de la Gauche Communiste: <https://www.sinistra.net/lib/bor/bordiga.html>
- Matériaux Critiques N°1, « Quelques éléments de réflexion sur la période de transition », ainsi que sur notre site web : <https://materiauxcritiques.wixsite.com/monsite/textes>.